

**CASTER SEMENYA  
EST-ELLE BIEN UNE FEMME ?**

# AFFAIRE CLASSÉE X OU Y ?

La féminité de la jeune athlète avait été mise en cause aux Championnats du monde de Berlin en 2009. Alors que **Caster Semenya attend toujours qu'on statue sur son sort**, son cas révèle à quel point la définition des sexes peut être ambiguë. Enquête sur des troubles méconnus.

**Caster Semenya court.** Elle ne sait pas quand elle pourra reprendre la compétition ni si elle pourra la reprendre un jour. Mais elle s'entraîne. L'athlète sud-africaine ne supporte plus l'incertitude. Alors, elle a rechaussé ses baskets et s'est fixé comme objectif le meeting d'athlétisme de Saragosse, en Espagne, le 24 juin prochain. D'ici là, elle espère avoir reçu les résultats des tests que la Fédération internationale d'athlétisme (IAAF) lui a fait passer pour déterminer si oui ou non elle peut s'aligner sur la ligne de départ en tant que femme. Cela fait neuf mois qu'elle attend la réponse. Pourquoi si longtemps ? Elle sait, elle, qu'elle est une femme. Elle a été élevée comme ça, elle a dû maintes fois baisser sa culotte pour le prouver à des concurrentes. Mais, depuis les Mondiaux d'athlétisme de Berlin, le 19 août 2009, le monde entier la regarde avec suspicion, les yeux braqués sur son entrejambe.

Ce jour-là, la jeune athlète inconnue de 18 ans a remporté la finale du 800 m femmes en 1' 55" 45 – une performance déconcertante de facilité. Aussitôt, son physique a été pointé du doigt : elle n'a pas assez de seins, pas assez de hanches, une voix trop rauque, une pilosité trop abondante, une musculature trop « masculine »... Caster est-elle une vraie femme ? Un homme ? Ou les deux, un « hermaphrodite » ? « On ne devrait pas laisser ce genre de personnes courir avec nous », a commenté une de ses rivales. « Il suffit de la regarder », a lancé une autre. Un journaliste lui a demandé : « La rumeur court que vous êtes un homme. Quelle est votre réaction ? » Un éclair de panique



La Sud-Africaine  
Caster Semenya en août  
2009, quand elle a battu  
le record du monde du  
800 m femmes.

dans les yeux, elle a répondu : « Je m'en moque. » Depuis, elle attend d'être lavée de tout soupçon.

« Du jour au lendemain, son identité sexuelle a été remise en question uniquement sur la base de doutes visuels parce qu'elle ne correspond pas aux critères traditionnels de la féminité, dénonce Anaïs Bohuon, historienne du sport qui prépare un livre sur l'affaire. Caster n'a même pas eu le "privilège" d'être suspectée de dopage. » Un « procès en virilité » d'une violence psychologique inouïe. Et ce d'autant plus que personne n'a jugé bon de préparer la jeune fille, originaire d'une région reculée d'Afrique du Sud, à ces questions intrusives. Ni la fédération sud-africaine

## LE CAS CASTER SEMENYA



Caster a été élevée comme une fille.

caine, qui lui a fait passer des examens avant son départ pour Berlin en lui faisant croire qu'il s'agissait de tests antidopage, ni l'IAAF, qui lui a imposé une batterie de tests sans en expliquer les implications médicales.

**Neuf mois plus tard, son cas embarrasse toujours les dirigeants de l'athlétisme mondial.** Parce qu'ils se retrouvent devant un problème quasi insoluble : comment définir ce qu'est une « vraie » femme ? La réponse paraît simple. Et, pourtant, les instances sportives internationales se débattent avec cette définition depuis que les femmes sont entrées dans la compétition dans les années 30. Sans avoir jamais apporté une réponse satisfaisante. Est-ce avoir un sexe apparent féminin ? Est-ce être capable de concevoir des enfants ? Mais alors, si on est stérile, est-on une femme ? Est-ce être porteur de deux chromosomes X (l'homme ayant, de son côté, un X et un Y) ? Ou bien avoir été élevée comme une fille ? Se vivre comme une fille ?

Dès 1966, aux Championnats d'Europe de Budapest, la Fédération internationale d'athlétisme a tenté de résoudre le problème en mettant en place un « test de féminité » obligatoire pour toutes les sportives : nues, elles doivent écarter les jambes devant trois médecins gynécologues. « Un test non seulement sexiste, puisque seules les femmes y sont soumises, mais humiliant », souligne la sociologue du sport Catherine Louveau. En 1968, ce test est remplacé, aux JO de Mexico, par un prélèvement de cellules dans la bouche. Objectif : rechercher la présence du deuxième chromosome X, marqueur du genre féminin (XX). Mais, peu fiable, il est à son tour remplacé en 1992 par un autre qui établit la présence ou l'absence du chromosome Y, gène de la masculinité (XY). Mis en cause par d'éminents biologistes et généticiens dès son introduction, il ne sera abandonné par le Comité international olympique (CIO) qu'en 2000. « Derrière ces tests de féminité persiste l'idée qu'un homme pourrait se faire passer pour une femme, commente l'historienne Anaïs Bohuon. Or, ce n'est jamais arrivé. Chaque fois qu'il y a des doutes, les athlètes se révèlent être intersexués. » Ni complètement femme ni complètement homme, mais un peu des deux, en raison d'anomalies génétiques ou hormonales (voir encadré ci-dessus).

**Le cas le plus injuste est sans doute celui de María Patiño,** une coureuse de haies espagnole exclue des Jeux universitaires de Kobe en 1985. En passant le test de fémi-

### TROUBLES DE LA SEXUALISATION : 1 EMBRYON SUR 4 500

Les désordres de la différenciation sexuelle sont moins rares qu'on ne le croit. Ce trouble touche en France un embryon sur 4 500. Tout se joue, en effet, très tôt pendant la grossesse. « Jusqu'à la cinquième semaine, explique Claire Fékété, chirurgien pédiatre à l'hôpital Necker et professeure à l'université Paris-V, l'embryon a les deux potentiels, féminin et masculin, et pourrait se différencier en garçon ou en fille. Un petit organe rond situé au-dessus des reins peut aussi bien devenir un ovaire qu'un testicule, en fonction des ordres donnés par une multitude de gènes. Ceux-ci interviennent en cascade, si bien que si l'un est manquant ou hyperactif, c'est toute la suite du développement qui est perturbée. » Si, à 12 semaines, la différenciation n'est pas complète, elle n'évoluera plus et le bébé naîtra avec un « sexe ambigu ». « On peut le repérer sur l'échographie dès la 22<sup>e</sup> semaine, et faire une amniocentèse pour vérifier quel(s) gène(s) est (sont) en cause. Sinon, les tests sont pratiqués après la naissance », explique la spécialiste. Dans 80 % des cas, on arrive à anticiper comment va évoluer la malformation et à proposer aux parents un sexe dans lequel élever leur enfant, cohérent avec son développement futur. « Dans les 20 % restant, le pronostic n'est pas évident et l'on peut conseiller aux parents, s'ils l'acceptent, de ne pas opérer les organes génitaux malformés et d'attendre l'évolution liée à la puberté. »

nité, elle a découvert qu'elle portait les chromosomes XY comme un homme, malgré ses seins et son vagin. En fait, son organisme, non réceptif à la testostérone, n'avait pas reçu les ordres hormonaux qui transforment un embryon en garçon. Son dossier médical s'est retrouvé dans la presse et elle a tout perdu. Sa bourse, son logement, son petit copain. L'athlète a été réhabilitée en 1988, trop tard pour reprendre la compétition. L'insensibilité complète aux androgènes dont María Patiño souffrait ne lui procurait aucun avantage physique par rapport à ses concurrentes. Mais ce n'est pas toujours le cas. Certaines XY sont partiellement sensibles à la testostérone. « Cette condition est même plus fréquente chez les athlètes que dans le reste de la population, remarque Eric Vilain, chef du service de génétique médicale à l'université de Los Angeles (UCLA). Il n'est pas prouvé que leur musculature soit plus puissante. Mais elles sont grandes de taille et ont peut-être davantage l'esprit de compétition. »

D'autres femmes peuvent, en revanche, bénéficier d'une musculature et d'une capacité respiratoire plus importantes. C'est le cas des femmes XX souffrant d'hyperplasie surrénale : les glandes surrénales produisent alors trop de testostérone, qui virilise les petites filles. « Cela concerne 50 % des désordres de la différenciation sexuelle chez les filles dans l'hémisphère nord, explique le P<sup>r</sup> Claire Fékété, chirurgien pédiatre à l'hôpital Necker, à Paris, spécialiste de ces troubles. Si elles ne sont pas traitées (et c'est possible efficacement avant la naissance), ces filles peuvent présenter une pilosité abondante, avoir une voix plus grave, un clitoris allongé en un petit pénis, des petits seins et des muscles plus puissants. » Caster Semenya ferait partie de ces cas

## LE CAS CASTER SEMENYA

d'intersexuation. Selon un journal australien, qui se serait procuré le rapport de l'IAAF, elle aurait un sexe apparent de femme et des testicules non descendus – dans l'abdomen – qui produiraient un taux de testostérone élevé. L'information est à prendre avec des pincettes. Mais il ne serait pas étonnant que la jeune femme ne se soit pas alarmée de ne pas avoir des règles. C'est commun chez les sportives de haut niveau. Caster n'a pas triché : elle est ce qu'elle est. Elle a donc pu garder sa médaille d'or. Mais peut-elle concourir pour autant parmi les femmes ?

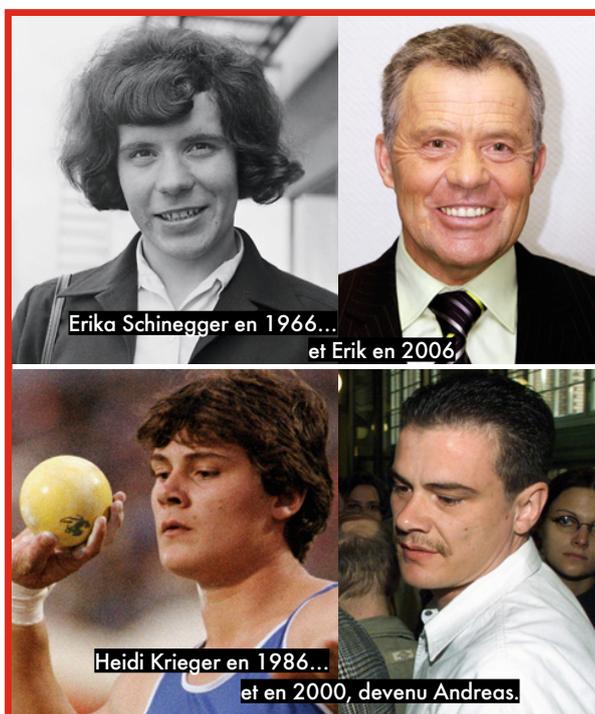
C'est à cette question que l'IAAF semble avoir du mal à répondre. Depuis 2000, la politique de la fédération est de faire passer l'athlète devant un « panel comprenant un gynécologue, un endocrinologue, un psychologue, un spécialiste de médecine générale ». Mais rien dans les textes ne définit ce « doute ». Est-ce une réclamation des concurrentes ? Une morphologie « trop masculine » ? « La suspicion repose, du coup, sur des critères totalement subjectifs, dénonce la sociologue Catherine Louveau. Dans le cas de Caster Semenya, certains ont même avancé qu'elle porte un bermuda plutôt que la culotte des coureuses comme preuve qu'elle est un homme ! » Surtout, que se passe-t-il quand le sexe chromosomique entre en contradiction avec le sexe hormonal, le sexe apparent ou le sexe psychologique (comment on se vit) ? Quel critère prévaut ? Celui de l'avantage physique ? « Le sport repose sur le mythe de l'égalité des chances, alors que l'inégalité est essentielle à la compétition. Sans elle, le sport serait ennuyeux, analyse Anaïs Bohuon. Demander à ces femmes de faire baisser leur taux de testostérone ou de se faire opérer, c'est comme demander au nageur Michael Phelps de se couper les pieds pour faire

du 45. » Le généticien Eric Vilain approuve : « Tous les grands sportifs ont un avantage sur les autres. Sinon ils ne seraient pas des champions. Plus la génétique progresse, plus on se rendra compte que l'on n'est pas égaux. »

Depuis 2005, Caster Semenya est la huitième athlète à passer devant le panel de l'IAAF. Quatre sportives ont été invitées à arrêter leur carrière, les autres ont été blanchies. Selon un membre de la commission médicale, ces dernières ont dû suivre un traitement pour baisser leur taux de testostérone. Caster Semenya aurait-elle, elle aussi, été placée sous traitement hormonal ? Ce n'est pas exclu. D'autant que cette solution a sérieusement été étudiée en janvier dernier à Miami, quand le CIO a réuni une centaine d'experts pour faire le point. Mais elle soulève des questions pour Eric Vilain qui a participé à la conférence : « Il n'y a pas de taux de testostérone normal pour une femme, juste une fourchette. Or, 2,5 % des femmes sont au-dessus, dont de nombreuses athlètes. Devrait-on toutes les tester, de manière à les faire entrer dans la fourchette ? »

**Et si le seul critère à prendre en compte pour définir si une athlète peut être engagée dans les épreuves féminines était social :** est-elle perçue par sa famille, son entourage comme une femme ? « Ce critère me suffirait, assure Eric Vilain, car on ne trouvera jamais un marqueur biologique qui définisse de manière certaine ce qu'est une femme. » Caster Semenya retrouverait d'emblée sa place sur la ligne de départ du 800 m femmes. Au lieu de quoi, il se peut qu'elle ne puisse plus jamais participer à une compétition. L'envisageant, elle a lancé un projet d'académie pour entraîner les plus jeunes. « Au final, quoi que dise l'IAAF, c'est moi qui déciderai si j'arrête la course ou pas, a-t-elle assuré en avril, l'unique fois où elle est sortie de son silence. Mais je suis persuadée que rien ne m'empêchera de reprendre la compétition. »

ISABELLE DURIEZ



Erika Schinegger en 1966...

et Erik en 2006,

Heidi Krieger en 1986...

et en 2000, devenu Andreas.

### DÉESSES OU DIEUX DU STADE ?

**1968.** Erika Schinegger, la skieuse qui a remporté le Championnat du monde devant Marielle Goitschel, se retire des JO d'hiver de Grenoble, prétextant une blessure. Son « test de féminité » montre qu'elle est de chromosome XY, marqueur du genre masculin. Elle a 19 ans et souffre depuis l'adolescence de ne pas avoir de poitrine et d'être attirée par les filles. De sexe ambigu, elle a été élevée comme une fille sans savoir qu'elle possédait des testicules intra-abdominaux. Après de nombreuses opérations, elle devient Erik. Aujourd'hui, marié, il est père d'une fille. En 1988, il a offert sa médaille à Marielle Goitschel : « Je ne la méritais pas. »

**1986.** L'Allemande de l'Est Heidi Krieger est championne d'Europe du poids. Mais à quel prix ! Du poil au menton, une voix grave, un corps massif, une libido en berne... En 1990, dépressive, elle arrête tout. Ce n'est qu'après la chute du mur de Berlin que Heidi découvre qu'elle a été dopée à son insu, dès l'âge de 13 ans. Des vitamines, prétendaient ses coaches. En fait, de très fortes doses d'anabolisants, au point que son corps s'est virilisé. En 1997, elle se fait opérer : « Ils avaient tué Heidi, devenir Andreas était la suite logique. » En 2000, lors du procès face aux médecins de son ancienne équipe, Andreas tombe amoureux d'une nageuse. C'est elle qui lui injecte aujourd'hui des hormones pour qu'il reste un homme.

Page 50 / 80